



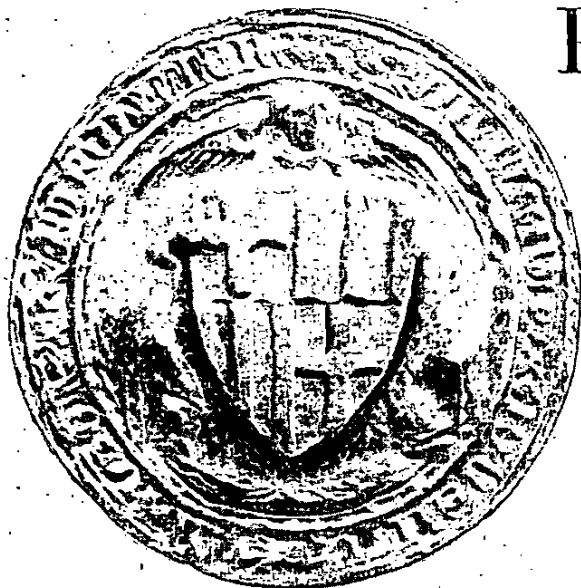
LE MARCHÉ A BARCELONE — DESSIN D'OULEVAY.

ARAGON ET VALENCE¹

PAR MADAME JANE DIEULAFOY.

III

Sainte-Eulalie, le Santo Cristo, el Moro. — L'Audiencia, la statue de saint Georges. — La Casa Consistorial. — Les édifices civils. — La Bibliothèque. — L'Académie de Los Desconciados. — Le départ. — Monserrat. — Manresa.



ÉCU DE BARCELONE.

PARMI les édifices religieux de la péninsule, Sainte Eulalie se distingue par un caractère bien particulier. En général, les autels, les stalles du chœur, les grilles de fer, les rampes de bronze ajoutées au jour le jour dans les cathédrales, sans plan et sans suite, ne valent que par leur beauté ou leur richesse intrinsèques et jurent avec la décoration architecturale. Ici, aucune disparate, aucune meurtrissure pour le regard. Le maître-autel d'un beau style, d'un art élégant et noble, habilement doré, ni trop éclatant ni trop fané, émerveille sans éblouir. Les stalles du chœur, cette église dans l'église, ce refuge propice où les chanoines bravent l'indiscrétion des fidèles et la trahison des courants d'air, parviennent, elles aussi, à se faire accepter. Chaque siège est surmonté d'un clocheton léger comme une dentelle de Flandre ; sur le dossier rayonnent les armoiries des chevaliers de la Toison d'Or qui s'y assirent et y reçurent l'ordre dans un chapitre solennel tenu en 1518 par Don Carlos I.

Le centre de la nef est occupé par un escalier de proportions gigantesques descendant à la crypte placée sous le maître-autel. Des grilles en argent massif ferment l'entrée de la chapelle souterraine sans la masquer. À travers leurs barreaux apparaissent les lampes d'argent qui brûlent devant les reliques de sainte Eulalie et les innombrables ex-votos offerts par la piété reconnaissante des fidèles. Les passants qui traversent l'église pour éviter un long détour ne s'arrêteraient peut-être pas devant le

1. Suite. Voyez p. 1 et 13.

tabernacle de l'autel, mais pas un qui ne fasse une gémulation en regardant la crypte et qui ne prononce à demi-voix une courte prière. Comme beaucoup de chrétiens naïfs et sincères, les Espagnols vouent à leurs saints une vénération quelque peu idolâtre. Dieu est loin, c'est un inconnu, sa bonté s'étend sur tous les êtres, on ne saurait entrer dans son intimité. Les saints, au contraire, habitent le voisinage; on cause avec eux et on les aime; ils sont de la famille et limitent leur protection à une clientèle peu nombreuse. Les Aragonais font pourtant une exception apparente en faveur du *Santo Cristo* dont la chapelle est dissimulée derrière le maître-autel. Ici, tout est ferveur, dévotion, humble agenouillement, supplications à mains jointes.

Au-dessus d'un autel resplendissant de lumière où les messes se succèdent depuis l'aurore jusqu'à une heure avancée s'élève un crucifix d'une grande beauté. Certes, ses bras s'étendent sur l'universalité du monde; pécheurs et croyants peuvent s'y réfugier. Néanmoins, à l'exemple des saints, il a ses préférences et a marqué du doigt ses fils de prédilection. On ne l'en aime que mieux. Son peuple de prédilection, c'est le peuple espagnol; son enfant préféré fut Don Juan d'Autriche. La Sainte Image était à la bataille de Lépante, cette victoire si chère au cœur de la nation, où le descendant d'Isabelle et de Ferdinand termina sur mer l'œuvre entreprise par ses aïeux! Placé à l'avant de la galère amirale, le Christ fut engagé au plus fort de la mêlée.

Comme dans le feu de l'action, une balle turque allait le frapper au côté, il inclina la poitrine afin de l'éviter. Depuis ce prodige, il a toujours gardé cette posture.

La légende est intéressante, car, d'accord avec la tradition, elle atteste que le peuple, mieux que la noblesse, sentit la grandeur de ce triomphe. Du reste, à Rome, on en fut plus heureux qu'à l'Escorial.

« Don Juan a gagné la bataille, mais il pouvait la perdre; il a beaucoup hasardé, » répondit sèchement Philippe II aux félicitations de la cour.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, et cet homme s'appelait Jean, » dit le successeur de saint Pierre.

A mon arrivée, des enfants jouaient dans le cloître. Ils m'avaient fait cortège autour de l'église, fort désireux de se transformer en guides. A deux ou trois reprises, le plus âgé avait pris la parole :

« Ce tableau représente saint Paul... Voici la chapelle de saint Jean... Celle-ci est dédiée à Notre-Dame... »

Et d'autres, plus petits, répétaient comme un écho : « Ce tableau représente saint Paul... Voici la chapelle de saint Jean... Celle-ci est dédiée à Notre-Dame. »

Surpris de ma feinte indifférence, ils s'étaient tus. D'ailleurs, ils n'eussent pas osé me suivre devant le *Santo Cristo*. Ils eussent craint pour leurs oreilles, car les fidèles ne supporteraient pas que l'on gaminât devant l'image vénérée. Mais les *niños* tiennent de leurs pères une patience inaltérable. Comme je sortais, les petits tyrans me rejoignent et, tous ensemble, montrent du doigt une tête géante coiffée d'un large turban blanc et bleu, portant une longue barbe et suspendue au-dessous des grandes orgues.

« El Moro!... el Moro! »

Sortir de la cathédrale sans regarder *el Moro*, ce serait négliger la merveille des merveilles. Combien de générations d'enfants ont rêvé de le



DON JUAN D'AUTRICHE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. LAURENT À MADRID.

lapider? Par bonheur, sa haute situation le protège contre les blessures extérieures. Il n'en est pas de même des lésions internes. Jadis le More était relié à la soufflerie de l'orgue; durant les offices, quand le vent remplissait les soufflets de l'instrument, il gonflait les larges joues de cet ennemi de la foi et le faisait grimacer

en mesure. Le mécanisme, dû à un artiste flamand, s'est usé ; on n'a pas su le réparer et *el Moro* garde l'immobilité. La mort tranche du même fer les existences des hommes et la vie des automates.

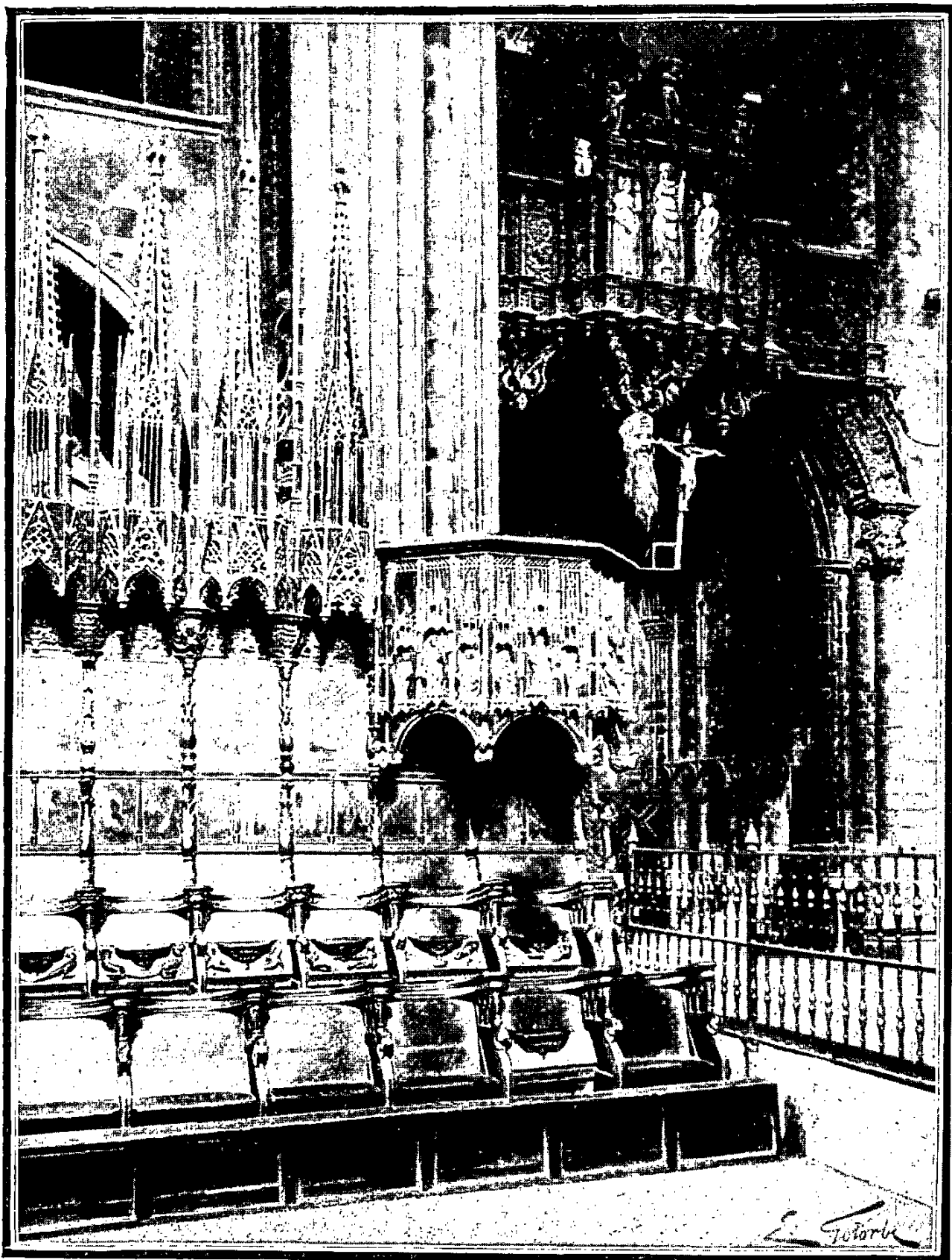
Mieux partagée que beaucoup d'autres villes d'Espagne, Barcelone ne se résume pas dans ses églises et leurs trésors. Outre son magnifique jardin où poussent les magnolias aux fleurs de velours et les bananiers aux larges feuilles, elle possède quelques beaux fragments d'architecture du xv^e et du xvi^e siècle, échappés par miracle au vandalisme inconscient des administrations municipales. On ne devinerait pas la perle de ces monuments, l'*Audiencia*, ou palais de justice, derrière le placage qui complète la symétrie de la place de la Constitution. Il faut s'engager dans les ruelles qui les longent pour découvrir les façades primitives. Sur l'une d'elles s'ouvre la porte de Saint-Georges, surmontée d'un bas-relief charmant.

Armé de pied en cap, monté sur un palefroi caparaçonné, le bouclier au bras, le saint transperce de sa lance l'éternel ennemi des hommes et lui fait mordre la poussière. Le médaillon est encadré d'une guirlande hardiment fouillée où les feuilles d'acanthes alternent avec des têtes d'anges. A droite et à gauche, des gargouilles trop volumineuses représentent un seigneur et sa femme qui jettent l'eau des toitures sur les passants. Innocente distraction

de ménage. Ils sont d'ailleurs très bien mis et témoignent par un aimable sourire de la joie qu'ils éprouvent en arrosant le pauvre monde sans courir le risque d'aucune éclaboussure.

Une restauration sobre et habile se poursuit à l'intérieur de l'édifice. La cour ou *patio* de l'*Audiencia*, qui date de 1436, comprend un bel escalier de pierre blanche, porté sur un arc fort gracieux et pourvu d'une rampe vigoureuse telle que les nourrissons de Thémis et leurs victimes puissent arriver sans péril jusqu'aux salles d'audience. Au premier étage règne une galerie élégante. Ses délicates colonnes, ses ogives légères portent les tympans et la corniche un peu massifs qui couronnent la construction.

En face de l'escalier se présente la porte de la chapelle de Saint-Georges traitée dans le style français du xv^e siècle. D'horribles vantaux mal équarris ferment la baie et forment un contraste choquant avec les rinceaux qui se développent autour de l'embrasure. Le gardien me laisse déplorer tout à l'aise cette *barbaridad*, mais, comme je m'éloigne, il me rappelle, choisit une clef, l'introduit dans la serrure et ouvre la malencontreuse porte. Alors apparaît un véritable bijou, digne de l'entourage. Les grossières planches voilaient, dans un but de



EL MORO ET LES STALLES DU CHOEUR DE SAINTE-EULALIE (PAGE 26). — DESSIN DE GOTORRE.

préservation, des battants de chêne de même style que les sculptures de la pierre, et dont les arêtes sont restées aussi nettes et aussi vives que si elles étaient taillées dans du fer ou du bronze. Trois serrures ouvertes par trois clefs différentes se cachent derrière une garde de fer ciselé. Jadis, avant qu'on n'eût dispersé le trésor de l'Audiencia, trois personnes désignées pour cet office détenaient chacune une clef. La porte ne pouvait s'ouvrir qu'en leur présence.

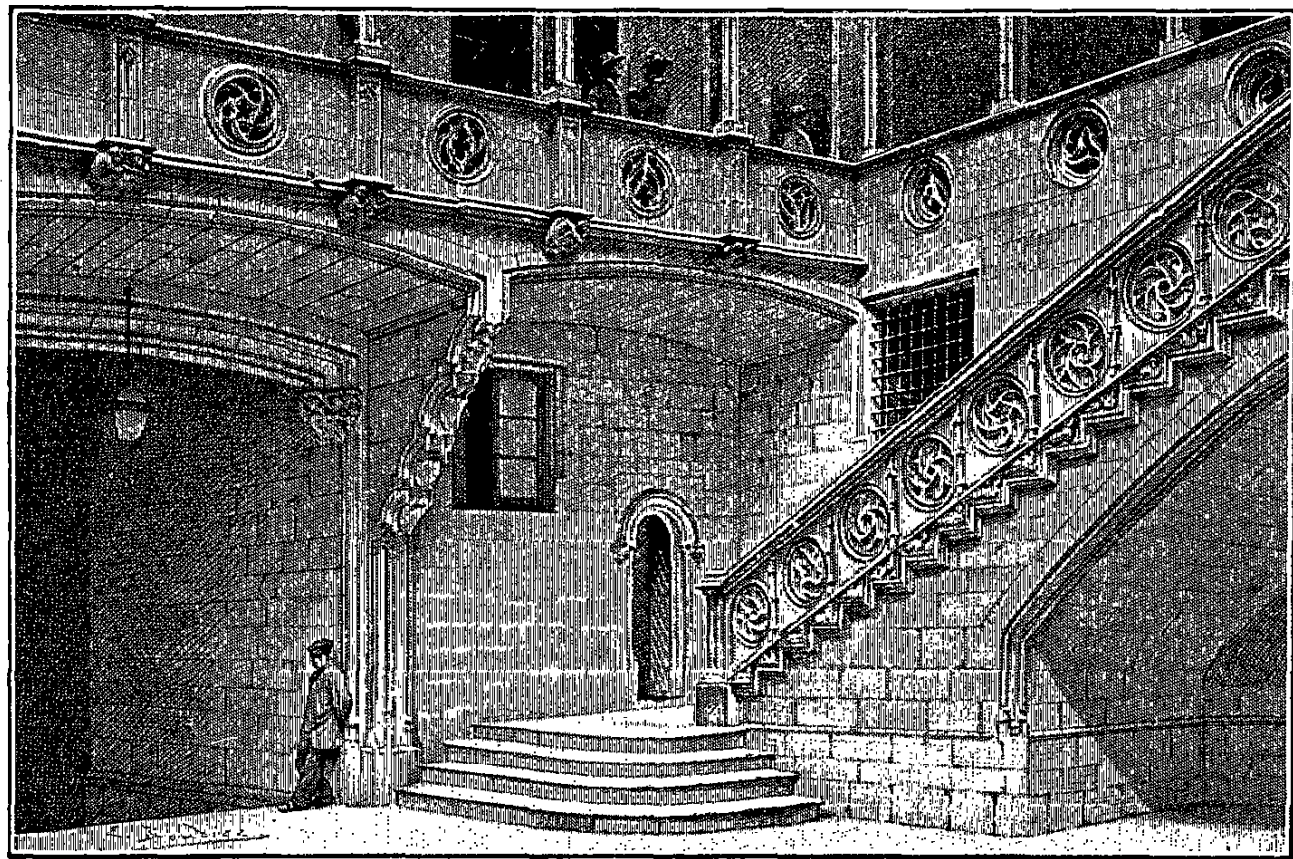
En réalité l'Audiencia se trouverait à Bourges, près de la maison de Jacques Cœur, qu'elle n'y ferait point disparate. Elle est bien, dans l'ordre civil, la contre-partie des grandes cathédrales gothiques de la péninsule. La seule note de couleur est donnée par les colonnes en marbre très dur, mais d'une gracilité inquiétante, qui portent les arcatures du premier étage. On les retrouve dans beaucoup de fenêtres, en Roussillon comme en Espagne, où elles s'expliquent par le désir de donner plus libre accès à la lumière. Cette disposition, dont les églises du XIII^e siècle offrent des exemples nombreux mais moins accusés, fut empruntée par les architectes chrétiens à leurs confrères musulmans.

La chapelle de Saint-Georges appartient à la Cour d'Appel qui s'y réunit dans les grandes circonstances et notamment le jour de la fête de saint Georges. L'intérieur ne répond guère aux espérances que fait concevoir l'entrée. Il a été repris au siècle dernier en même temps qu'on démolissait la façade principale de l'Audiencia. Ces deux crimes n'ont pas la même portée, car on peut conserver l'espoir de découvrir l'ancienne voûte d'arête derrière les cartonnages du berceau. L'autel, la table de communion, le mobilier, sont insignifiants et en harmonie avec l'architecture. Mes regards s'arrêtent pourtant avec plaisir sur de magnifiques tapisseries d'un coloris superbe, d'une finesse incomparable, d'un prix inestimable. Les cartons sur lesquels ces chefs-d'œuvre furent exécutés sont de la main d'un grand maître.

Mais voici que les reflets métalliques d'un objet perdu dans l'ombre attirent mon attention. Sur ma prière, le gardien me présente une statuette admirable. Il ne la tient pas en haute estime puisque personne ne l'a remarquée ; à ses yeux, elle n'a d'autre valeur que celle des métaux dont elle est composée.

Saint Georges est debout, tout armé, le bouclier au bras. La figure dénote l'énergie et la résolution. Elle est le portrait de l'un de ces Aragonais ou de ces Catalans à la face rasée, aux yeux durs, dont un proverbe dit qu'ils enfonceraient des clous avec leur front, dussent-ils frapper sur la pointe. C'est le tribun de Cappadoce, le vainqueur du monstre de Silènes, c'est le saint Georges qui apparut aux Croisés avant la prise d'Antioche ou de Jérusalem et qui, au temps glorieux où nous reporte cette statue, guidait les phalanges des rois chrétiens à l'assaut des forteresses musulmanes.

L'armure est d'argent patiné, bruni par le temps ; de même l'écu sur lequel s'élève en rouge la croix



ESCALIER DE L'AUDIENCIA (PAGE 27). — DESSIN DE BOUDIER.

latine. Ce fond de métal oxydé fait ressortir les charnières et les clous d'or de l'armure, le dragon et le piédestal. Sous la visière dorée apparaît le visage du saint. Il est peint avec une franchise et une délicatesse qui rappellent les qualités des belles miniatures. On les peut d'autant mieux apprécier que, conservé dans la chapelle toujours close, préservé des poussières par la visière du casque, il n'a rien perdu de sa fraîcheur. On suit chaque coup de pinceau, on voit briller les yeux sous les paupières et courir le sang sous la peau, on

retrouve autour de la bouche la teinte bleutée de la barbe naissante. Meissonier eût rehaussé de couleur cette figure, qu'il ne l'eût pas peinte autrement. A la forme de l'armure, au profil du piédestal, au style général, on reconnaît une œuvre contemporaine des plus anciennes parties de l'Audiencia. A elle seule, cette statuette mériterait que l'on rétablît la charge des trois portiers.

La sacristie possède encore quelques joyaux. Ce sont des reliquaires du XV^e et du XVI^e siècle, délicatement

ciselés, enrichis d'émaux et de pierreries. Mais entre tous ces objets une sorte de bas-relief brodé à l'aiguille est infiniment précieux.

Obéissant à la tradition chrétienne souvent oubliée, le clergé espagnol a laissé aux autels la forme de ces sépultures des martyrs sur lesquels les évêques cachés au fond des catacombes célébraient les Saints Mystères. Mais, dès une époque reculée, il se plut à déployer au-dessus et un peu en arrière de la pierre sacrée une ornementation d'une extrême richesse. Le retable fut créé à l'image de ces triptyques dont il existe encore à Gérone un si parfait modèle. Alors l'éclat de la décoration supérieure fit paraître bien pauvre la base de l'autel. Désireux de l'embellir tout en respectant la forme primitive, les prêtres l'habillèrent d'étoffes précieuses. Puis ils l'entourèrent de châssis qui reçurent des coulisses où glissait un devant d'autel en forme d'écran. On pouvait ainsi changer la parure suivant l'importance ou la nature des cérémonies. Dès ce moment le clergé et les fidèles rivalisèrent de zèle et pourvurent les églises d'*antependiums* ou parements de valeur. Aux étoffes on substitua l'émail cloisonné, l'or et l'argent repoussés ; on les incrusta de pierreries, de diamants et de perles ; enfin, dans les monastères, on se servit aussi de l'aiguille au lieu du burin et du marteau, et encore on enfanta des chefs-d'œuvre. Au nombre des maîtres dans l'art de l'imagerie et de la broderie, il faut citer Monserrate, un moine de l'ordre des hiéronymites, qui vint de Besançon sur l'ordre de Philippe II et professa longtemps au monastère de l'Escorial. Il y mourut en 1576. La chapelle de l'*Audiencia*, comme toute chapelle bien pourvue, possède un *antependium* en argent repoussé. Comme il fait piètre figure auprès du bas-relief à l'aiguille que découvre le gardien ! Le sujet est encore emprunté à la légende de saint Georges, pourtant le saint n'y paraît pas. L'artiste a choisi le moment où la fille du roi, que le guerrier délivrera bientôt, s'offre en pâture au dragon afin de sauver de la mort les habitants de Silènes. Rayonnante dans sa pureté, extatique, idéale, la vierge marche vers le monstre qui se replie devant elle et contracte en un mouvement de fureur les anneaux de son corps souple. En arrière, des hommes sortent de la ville et semblent pousser la victime vers le dragon. La violence des sentiments qui se reflètent sur leur visage, l'animation de leurs traits, la rudesse de leurs gestes font ressortir encore la grâce ingénue de la sainte. Par la richesse du coloris, les qualités du modelé et le mérite du dessin, cette broderie l'emporte sur les plus beaux orfrois que je connaisse.



SAINT-GEORGES. BAS-RELIEF DE LA PORTE DE L'AUDIENCIA (PAGE 27).
DESSIN DE BOUDIER.

A gauche de la chapelle de saint Georges, et de plain-pied avec la galerie, s'ouvre le *Patio de las Naranjas* où des treilles très vieilles vont demander une tutelle à de pâles orangers. Un jardin étroit planté de jujubiers, et embaumé par les jasmins, le prolonge. Deci, delà, une belle fenêtre, une porte, des arcatures dont les gracieuses archivoltas et les fines colonnettes se mêlent aux ramures des arbres, retiennent le regard. Ce n'est pas sans regret qu'on voit une muraille toute nue se dresser sur la droite du jardin. Un boulet de canon lui a fait, paraît-il, une blessure si grave qu'on a dû la réparer avec des moellons et de la chaux. L'opération ne fait guère honneur au chirurgien qui l'a pratiquée.

Le gardien, fort bon homme jusque-là, prend un ton rogue et agressif :
— Voilà le travail des Français !
— Un architecte français serait-il l'auteur de ce rapiégage ?
— Non... mais c'est un canon français qui a commis le dégât.

Au dire des Espagnols, leur pays aurait traversé deux périodes de guerre, de meurtre, de pillage. La première remonte à la conquête arabe ; le temps en a calmé le souvenir. La seconde correspond à l'occupation française ; la douleur en reste terriblement cuisante, et ici chacun met au compte de la guerre de l'Indépen-

dance les actes de vandalisme dont les factions si souvent en lutte se sont rendues coupables. C'est que l'Espagnol place l'ignorance de l'histoire et la partialité au nombre des vertus patriotiques, comme l'Anglais l'hypocrisie et l'orgueil. L'un et l'autre ont peut-être raison. En vérité, nous occupâmes Barcelone sans coup férir, en 1808 et en 1813. Nous y revînmes, en 1823, et l'enlevâmes à Mina, mais nos généraux, maîtres du fort de Montjuich, se gardèrent de bombarder une cité commerçante qui subissait avec résignation le sort de la guerre.

Je cherche donc à quelle époque un boulet français aurait pu atteindre l'Audiencia. En revanche, chacun sait que Barcelone, justement fière de sa prospérité, habitée depuis des siècles par une population cosmopolite de marins et d'ouvriers, a connu, plus que toute autre ville, les insurrections et les émeutes. La cité qui se targue d'être la métropole de l'Espagne, la contrée où l'on répète comme un dicton populaire que « la Catalogne produit les olives et qu'on en retire l'huile à Madrid », est dans un état de perpétuelle fermentation.

Sous Louis XIII, dans un accès de dépit, elle se donne à la France; quelques années plus tard, elle se reprend et se révolte encore, mais, cette fois, contre le petit-fils de Louis XIV, sous le prétexte admirable qu'elle ne peut tolérer un prince français sur le trône d'Espagne. En 1842, ses sentiments de loyauté ne l'empêchent pas de s'insurger contre une dynastie que deux siècles avaient bien faite nationale. Barcelone expulse les autorités, chasse les troupes royales, et supporte le bombardement ordonné par Espartero, devenu le ferme appui d'un pouvoir qu'il avait sapé lui-même quelques années auparavant.

Citerai-je un exemple d'une erreur analogue? L'Alcazar de Tolède fut détruit, en 1720, par des troupes où figuraient des Anglais, des Allemands et des Portugais. Le fait est indéniable; n'importe! Pas un guide ne promènerait ses victimes au milieu de l'édifice sans accuser les Français d'en avoir consommé la ruine.

Restituons aux guerres civiles ce qui appartient aux guerres civiles. Elles ont coûté beaucoup à la France; elles ne sont pas gratuites ailleurs.

Vis-à-vis de l'Audiencia et de l'autre côté de la place de la Constitution s'élève la façade moderne de la

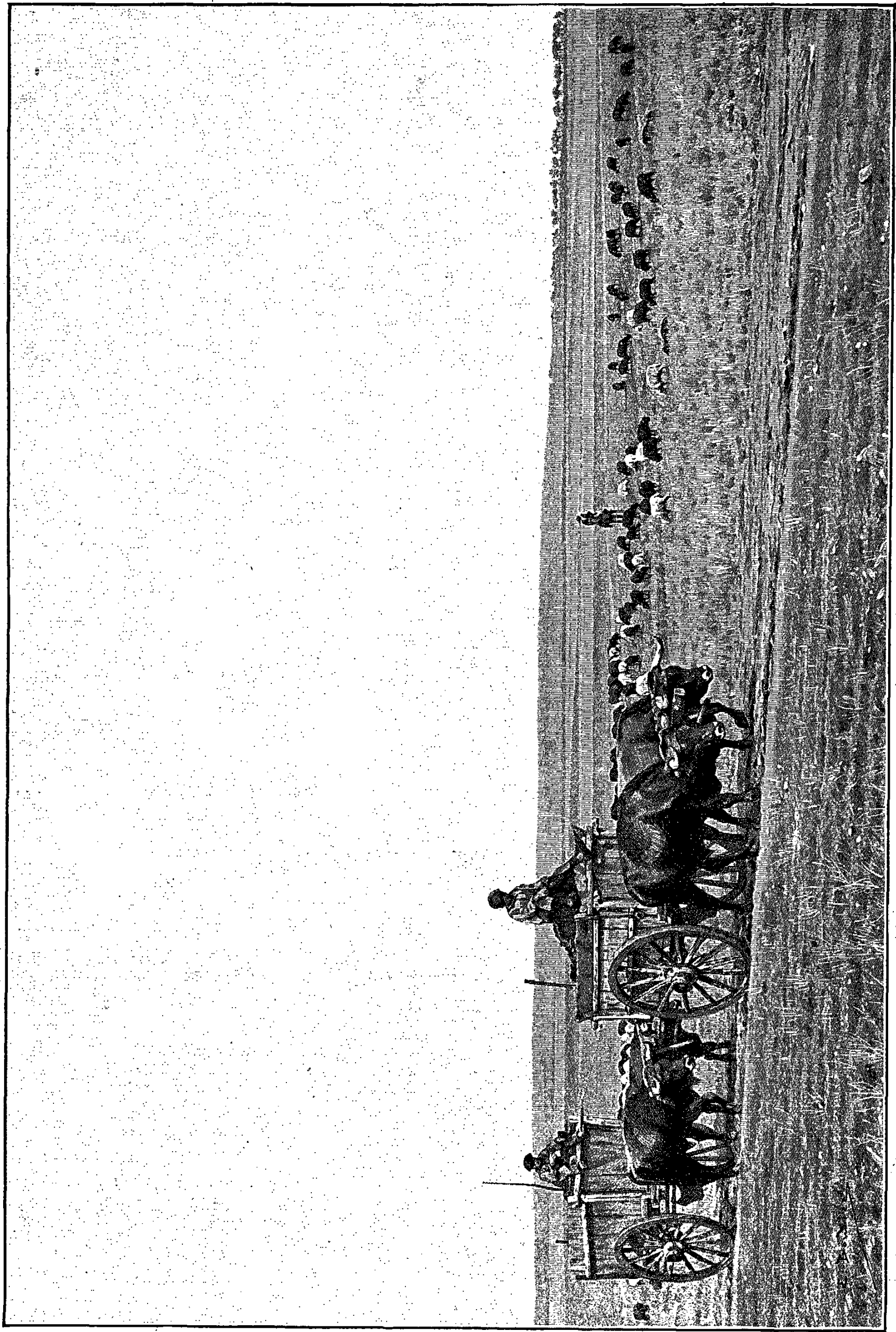
Casa Consistorial ou Maison municipale. Je me hâte d'entrer pour éviter de la voir. A l'intérieur, une porte de la Renaissance et un bel escalier, dont la lanterne en forme de coupole est couverte d'une mosaïque de bois, montrent le tort qu'a subi un édifice où la beauté des détails fait préjuger de la splendeur de l'ensemble. Rendons grâce une fois de plus aux ruelles assez sombres pour qu'on ne craigne pas d'y laisser en bordure un monument démodé. Comme à l'Audiencia, une façade latérale reste encore debout. Quelle chaste béatitude sur le visage de cet évêque qui bénit encore ses ouailles, quelle grâce pure en cet ange debout au-dessus d'une hampe fleurie et dont les ailes de bronze relèvent d'une note verte le rose adouci des pierres du tympan! Et ces fenêtres, aux meneaux légers, percées dans la muraille; et ces murs de pierre caressés par le soleil et qui ont pris sous ses baisers une chaude couleur de miel!

La Casa Consistorial est du même âge que l'Audiencia et procède de la même école. Que l'on considère la façade conservée et qu'on la mette en regard d'une construction française remontant au règne de Charles VII, et l'on retrouvera le même tracé d'ogives, les mêmes nervures, les mêmes archivoltes, les mêmes crochets, les mêmes accolades terminées par une hampe servant de support à une statue. Mais un détail rompra le parallélisme et rappellera des temps bien antérieurs, dont la tradition s'était perdue en France dans un mouvement d'idées beaucoup plus actif. Tels sont ces claveaux énormes d'une porte en plein cintre qui furent pendant de longs siècles un des caractères distinctifs de l'architecture civile du Nord de l'Espagne; telles encore les fines colonnettes dont la gracilité jure avec les dimensions exagérées de l'appareil des arcs.

Les monuments de la Renaissance, trop vantés peut-être en Italie, si goûtés en France, si nombreux et si exquis dans d'autres villes d'Espagne, ne sont guère appréciés ici. Pourtant, l'architecture du xvi^e siècle y possède de nobles représentants, parmi les hôtels des vieux quartiers. A l'extérieur, elles se ressemblent toutes, ces demeures aristocratiques bâties en briques cuites, aveugles au rez-de-chaussée, percées de rares fenêtres au premier étage, couronnées par des galeries ajourées, seules ouvertes à l'air et à la lumière. A cette époque, la vie se



STATUETTE DE SAINT-GEORGES (PAGE 28).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE



PLAINE DE CERVERA (PAGE 36). — DESSIN DE BOUDIER.

déroulait mystérieuse, derrière d'épaisses murailles ; l'on subissait encore l'empire des coutumes anciennes. A part la porte, souvent très ornée et toujours surmontée des armoiries du maître, le luxe de l'habitation se déployait dans la cour intérieure, le *patio*, que l'on peut, à bien des égards, comparer à l'atrium de la maison romaine.

Deux palais se signalent entre ces constructions d'aspect un peu sévère. L'un appartient au duc de Solferino. Il est d'un style noble et grandiose, mais la restauration qu'on lui a fait subir est criminelle. On a été jusqu'à substituer aux grâces colonnettes de marbre qui portaient la voûte des degrés inférieurs, des piliers de fonte expédiés en ligne directe du Creusot. C'est solide et navrant. L'autre, le palais Dalmasès, bâti en 1560, appartient à une famille peu fortunée, si l'on en juge à son délabrement. Elle aussi déplore sans doute la médiocrité d'une situation qui l'empêche de suivre l'exemple des princes et des ducs et de rebâtir sa demeure au dernier goût du jour. Je compatis à tant d'infortune. Il est humiliant, en effet, de descendre et de gravir chaque jour un escalier démodé, fût-il un morceau de premier ordre, digne des grands artistes français de cette époque. Deux colonnes torsées supportent les gracieux arceaux où s'appuie la toiture voûtée, tandis que sur la rampe montent deux bas-reliefs mythologiques d'un dessin, d'une composition et d'une exécution admirables. L'architecte et le sculpteur se sont unis pour produire cette œuvre charmante, et le temps et l'indigence pour la respecter. Bienfaisante pauvreté !

Enfin au centre du vieux quartier et le dominant de ses hautes murailles de briques violettes, s'élève le palais des Comtes, un édifice de transition, sombre, sévère. Il appartient en partie à une communauté de religieuses cloîtrées. Par une anomalie singulière, la municipalité a conservé la chapelle : une nef charmante, harmonieuse avec ses poutres, ses poutrelles, ses entrevous qui gardent en toute leur fraîcheur les peintures

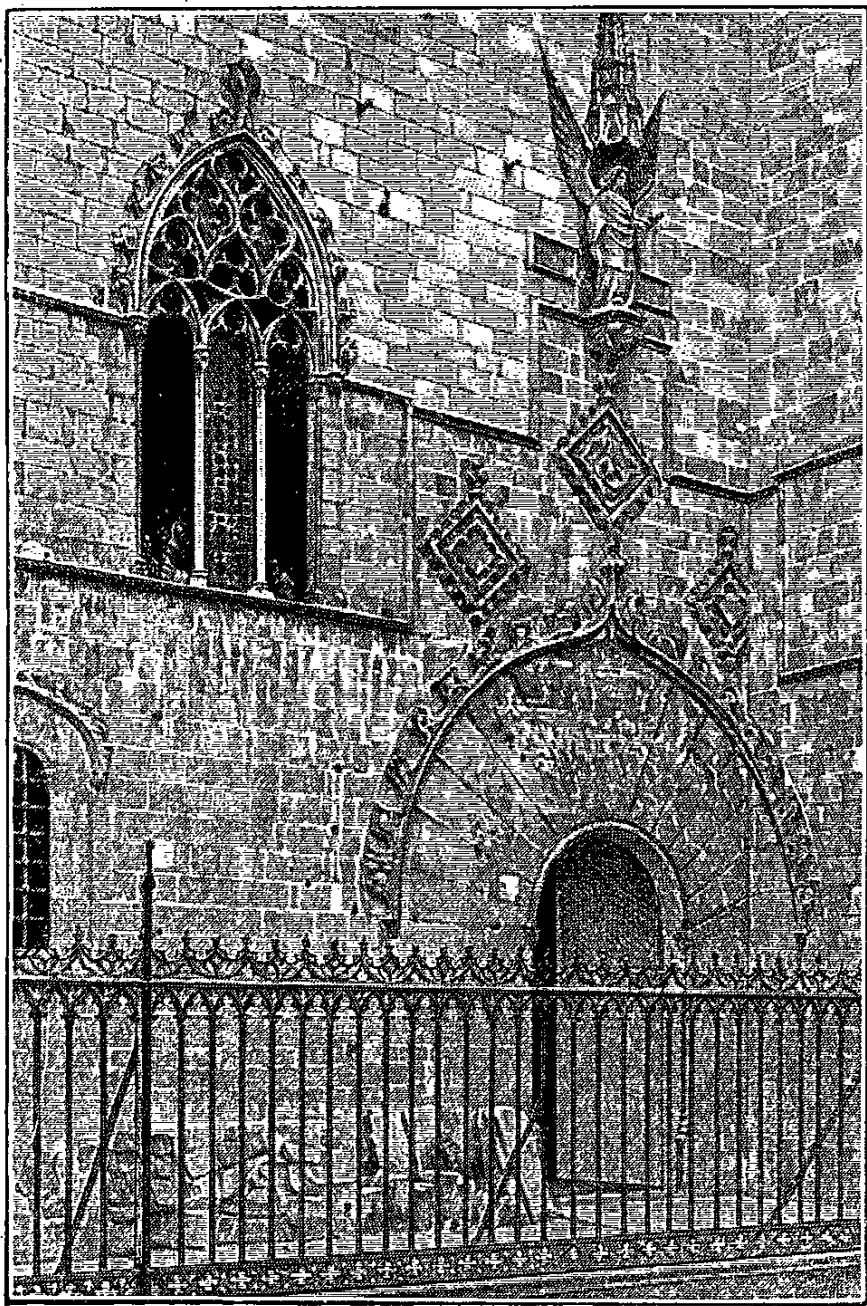
dont elles sont décorées. Autour du vaisseau on a disposé des monuments antiques découverts dans la province, des mosaïques, des sarcophages, des sculptures, rencontrés en ouvrant des voies nouvelles. A ces souvenirs de la domination romaine sont venus se joindre des bas-reliefs et des fragments de statues recueillis dans les couvents ruinés pendant la révolution de 1835. Plusieurs triptyques flamands, quelques carreaux en brique émaillée, des poteries de tout âge et de toute forme ont aussi trouvé asile dans ce musée.

D'ailleurs, si Barcelone détient la fortune, attire le commerce et centralise l'industrie de l'Espagne, ses administrateurs ne se montrent pas exclusifs et savent faire une part très large aux lettres et aux arts. Son Université, de très vieille origine, l'emporte maintenant sur celles du royaume, grâce aux sacrifices que la ville s'impose pour la loger dignement et la pourvoir de laboratoires et d'un matériel scientifique. Mais un effort plus louable, car il est encore plus désintéressé, s'est exercé au profit des archives de la Catalogne et de l'Aragon. L'histoire de ce pays, ininterrompue depuis plus de huit siècles, a été sauvée de la destruction. Les plus beaux manuscrits sont exposés dans des vitrines ; des couvertures de parchemin étiquetées et classées enveloppent chaque dossier ; des bocaux de verre renferment les pièces qu'il y aurait danger à tenir déroulées.

Dans le domaine académique, Barcelone peut se vanter d'avoir précédé les autres villes d'Espagne. Dès 1729 quelques Catalans épris de belles-lettres se réunissaient pour se communiquer leurs œuvres ; c'est, on le sait, le début classique des académies

qui se respectent. Leurs conférences littéraires propres à entretenir l'émulation et le goût des arts prit un titre modeste : « *Academia de los Desconfiados* », littéralement : de ceux qui manquent de confiance en eux-mêmes. Le sceau présentait une ruche d'abeilles couronnée de fleurs.

En 1751 le roi Ferdinand VI se déclara protecteur de la société des *déconfits*, en changea les armes ainsi



PORTE LATÉRALE DE LA CASA CONSISTORIAL (PAGE 30).
DESSIN DE BOUDIER.

que le titre et la dénomma : « Académie royale des Belles-Lettres ». Le nombre des membres fut fixé à 40 et la compagnie reçut un règlement copié sur celui de l'Académie française. Depuis lors elle vit, mais elle n'a guère étendu le cercle de ses études au delà de l'histoire locale. Elle tient un rang honorable parmi les académies qui ne font point parler d'elles. Pourtant l'orateur chargé de remercier Sa Majesté avait pronostiqué un avenir brillant à l'institution et tiré un heureux présage d'un rapprochement à vrai dire fort remarquable. Qu'on en juge :

« Les lettres patentes... ont été signées le 17 janvier et expédiées le 27 du même mois; or, le Capitole romain ne fut-il pas commencé ou achevé, — la tradition varie sur ce point, — vers le milieu de janvier, et le 27 du même mois n'est-il pas le jour précis de la fondation de Rome ? »

Il resterait pourtant à élucider si ce fut le matin ou le soir que Romulus entoura d'un sillon l'emplacement de sa capitale. Une conscience vraiment scientifique ne saurait être tranquille avant d'être renseignée sur un détail de si haute importance.

Ce sont là des sujets qu'on peut creuser sans ébranler les fondements des empires ou les bases de la foi. Aussi bien s'y exerçait-on à une époque où l'Inquisition, le sentiment populaire et l'ignorance générale restreignaient à l'envie la production des œuvres intellectuelles. Avant de considérer la valeur d'un travail on s'appliquait à rechercher sur quel point l'auteur pouvait friser l'impiété et encourir la censure ecclésiastique. C'est ainsi que don Antonio de Viloa ayant accompagné en 1737 les académiciens français chargés de déterminer la forme de la terre, et ayant subi la contagion d'un mauvais voisinage, publia une relation où il parlait en termes honorables du système de Copernic. L'inquisiteur général et les qualificateurs du Saint-Office s'émuèrent et réclamèrent la suppression de l'ouvrage. L'auteur fit aussitôt amende honorable. Il déclara que l'allusion au soi-disant mouvement de la terre n'était qu'une simple hypothèse. L'orage était conjuré et le livre parut en 1748.

« Les gens de lettres ont regardé cela comme un prodige, » dit un auteur contemporain. Ne sourions pas : en France, les discours de réception à l'Académie n'étaient prononcés qu'après avoir été revus, corrigés et approuvés par une commission de quatre théologiens.

L'instruction géographique d'un peuple dont les possessions s'étendaient sur tout le globe, allaient du reste à l'avenant de ses connaissances astronomiques. Sur ce point les monarques n'étaient guère plus avancés que leurs sujets. N'est-ce pas Charles II qui, apprenant un beau matin la prise de Mons par Louis XIV, et ignorant que cette ville lui appartenait, s'attendrit sur la perte que l'empereur venait d'éprouver ?

J'aurais assisté bien volontiers à une séance de l'Académie ; il a fallu y renoncer. Les Immortels de Barcelone ne siègent pas durant les chaleurs. En ceci, ils suivent les coutumes nationales. L'Espagne dort en été, sommeille en automne, grelotte en hiver et joue de la guitare au printemps. « La meilleure partie de la vie, c'est le sommeil, » a dit Sénèque, l'un de ses fils célèbres.

Et pourtant l'ambition de Barcelone est de se hausser au niveau des capitales de l'Europe. Elle a déjà des anarchistes, mais elle sait qu'à eux seuls ils ne l'égalleraient pas à Paris ou à Londres. Aussi bien ne garderait-elle rancune si, attentive à décrire ses reliques, j'oubliais de louer ses promenades, son port, ses théâtres, ses tramways et ses quartiers neufs tracés à l'américaine. Cependant, il serait difficile de célébrer les constructions du centenaire et de l'exposition, d'autant que ces bâtiments massifs, à tournure de forteresse, mal éclairés, mal desservis et par surcroît insolides, aspirent paraît-il, à survivre aux fêtes et à perpétuer son souvenir. Heureusement, ils seront en ruines avant d'être achevés, et c'est la meilleure chance qu'on puisse souhaiter au parc superbe dont ils déparent l'entrée.

A ces palais prétentieux et sans style je préfère les galeries pratiques où l'on a installé des collections minéralogiques et ces processions de quadrupèdes ou d'oiseaux empaillés, orgueil des villes en travail de



COMMISSIONNAIRES SUR LA RAMBLA. — DESSIN D'OLEVAY.

musée. Mais il est à penser que les pélicans, les crocodiles et autres animaux exotiques baltront bientôt en retraite devant des œuvres d'art, parce que le contenant, quoi qu'on en dise, appelle le contenu ainsi que la rivière appelle l'eau et, les coffres des banquiers l'argent des actionnaires. Le premier noyau de formation est seul difficile à créer. Il est le grain de sable qui se glisse dans l'huître, excite les sécrétions, s'habille bientôt d'une nacre précieuse et devient, avec le temps, une perle incomparable.

Grandis et prospère, Barcelone la belle, toi si digne d'exciter l'orgueil de tes fils énamourés. Mais n'oublie pas le passé, ne violente pas le présent, ne prétends pas forcer l'avenir. Garde-toi des rêves chimériques et des utopies dissolvantes. Tu es une lumière douce, ne cherche pas à jeter plus d'éclat; n'incendie pas ta maison. A tes rayons, on préférerait l'obscurité.

Une certaine anxiété accompagne toute arrivée dans une ville inconnue. L'ignorance des êtres et des choses gêne d'abord; puis on contracte une liaison d'habitude. Alors, c'est l'adieu, c'est un lambeau de vie qui se détache et qui reste accroché aux murs dont on s'éloigne. Barcelone m'est familier. J'aime ses richesses artistiques, ses jardins, son port actif, ses faubourgs industriels. Et bientôt il faudra trouver un gîte nouveau, aborder des visages inconnus, lier des relations qu'un départ inévitable déliera pour toujours.

De la capitale de la Catalogne, il ne reste à l'Orient qu'une buée légère, et déjà le ciel que n'opalisent plus les vapeurs montées de la mer, prend des tons de saphir. La plaine se resserre, se perd dans la montagne. Comme au delà de Port-Bou, c'est une succession de souterrains et de viaducs hardis au-dessus de vallées profondes. De l'ombre ténébreuse, on passe sans transition à une clarté éblouissante; les regards attristés par

les larmes suintant du rocher sourient aux torrents qu'illumine le soleil, qu'encadrent des bouquets d'arbres, éternelles beautés de la nature.

A mesure qu'on avance, les montagnes se montrent plus sévères; les rubans de verdure plus étroits et plus rares au fond des vallées. Les contre-forts se dressent décharnés, si raides qu'aucune mousse ne s'y attache, s'éteignant jusqu'au massif du Montserrat, placé comme une forteresse entre la Catalogne et l'Aragon. Les cimes s'élancent, les crête fendues comme à la scie jaillissent superbes. La légende seule est digne de cette beauté formidable; elle seule en sait glorifier les pics, si élevés qu'ils participent aux émotions des cieux.

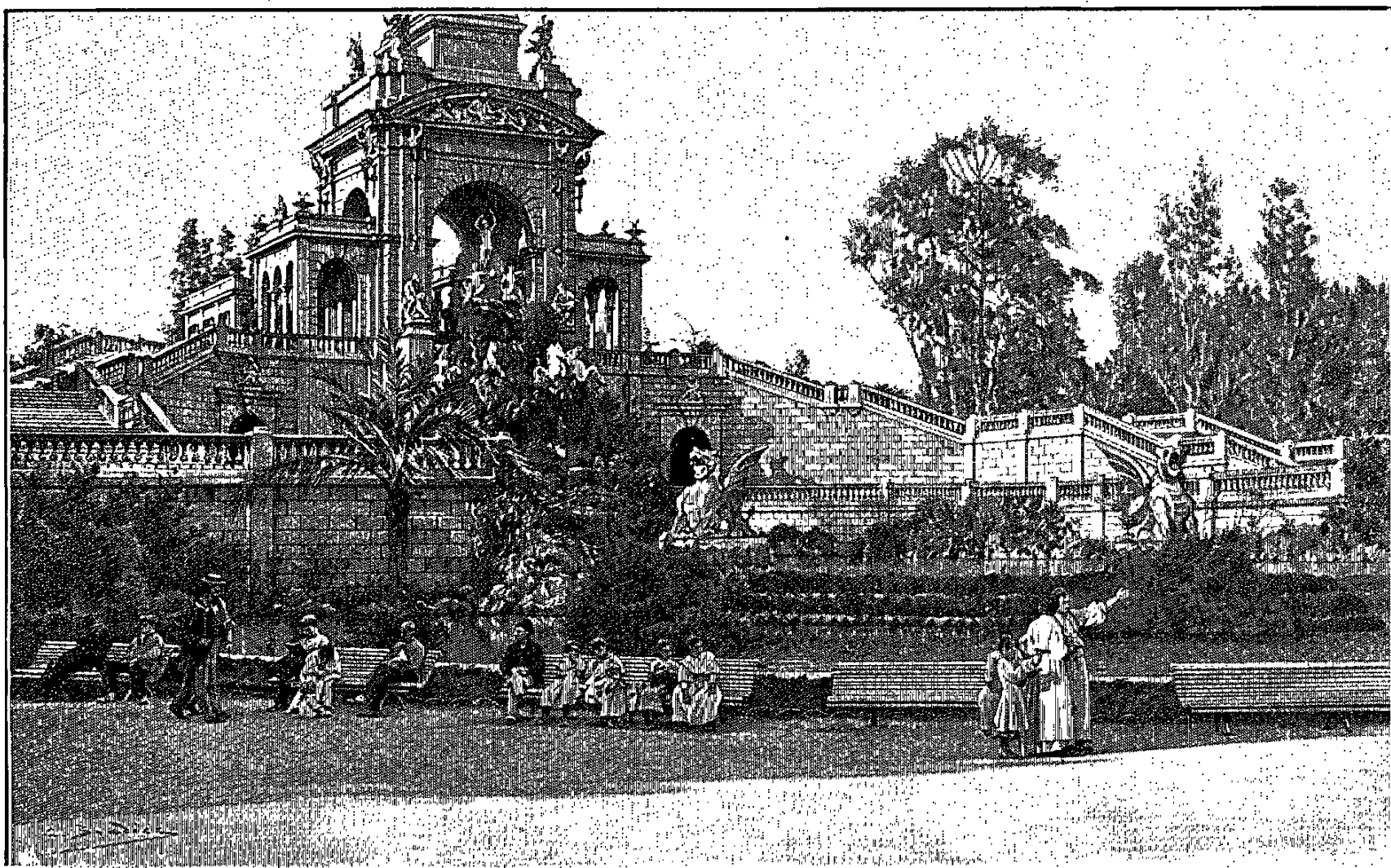
« *Eli, Eli, lamma sabacthani!* Et les nuages noirs voilèrent le soleil et, ceux qui étaient morts sortirent de leurs tombeaux, et la terre trembla » et « le Montserrat se fendit, » ajoute une tradition pieuse.

En souvenir de ce miracle et attirés aussi par la sévérité du mont *Sourcilleux*, des solitaires s'y réfugièrent dès une époque reculée et vécurent au fond de grottes sauvages, adonnés à la vie contemplative. Puis l'ermitage eut ses saints, ses miracles, ses fidèles. De cette piété, de ces prières, de ces hommages rendus au ciel, la terre devait garder une trace : un monastère s'éleva. Il

grandit, s'enrichit et rivalisa bientôt avec le célèbre sanctuaire de San Iago de Galice. Mais ici les échos répètent, mêlés aux prières, des imprécations, des cris déchirants, les accents terribles de la guerre. Il n'est pas un chemin muletier, pas un pli de terrain, pas une saillie de rocher qui ne rappelle la bravoure de nos soldats et leurs héroïques souffrances. Transformé en forteresse, devenu un foyer de résistance où l'idée



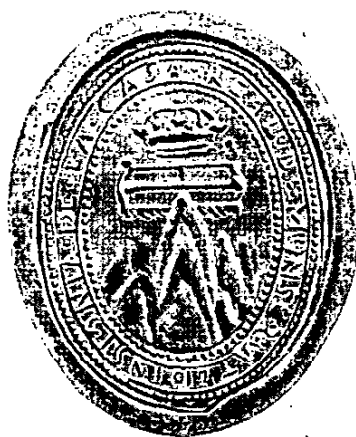
PALAI D'ALMASÈS (PAGE 32). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE PARC DE BARCELONE (PAGE 33). — DESSIN DE BOUDIER.

religieuse exaltait encore le patriotisme, le monastère subit la loi du vainqueur. Une première fois, le général Suchet s'en empara et se contenta de raser ses défenses. Après le départ de nos troupes, les montagnards fanatisés par les moines rentrèrent dans le couvent et, dirigés par un officier anglais, sir Edward Green, rétablirent les fortifications. Alors il fallut se résoudre à un nouveau siège; les opérations furent meurtrières; les représailles, terribles. Exaspérés par leurs pertes, les nôtres placèrent des barils de poudre sous le sanctuaire et firent sauter un édifice qu'ils avaient respecté jusque-là.

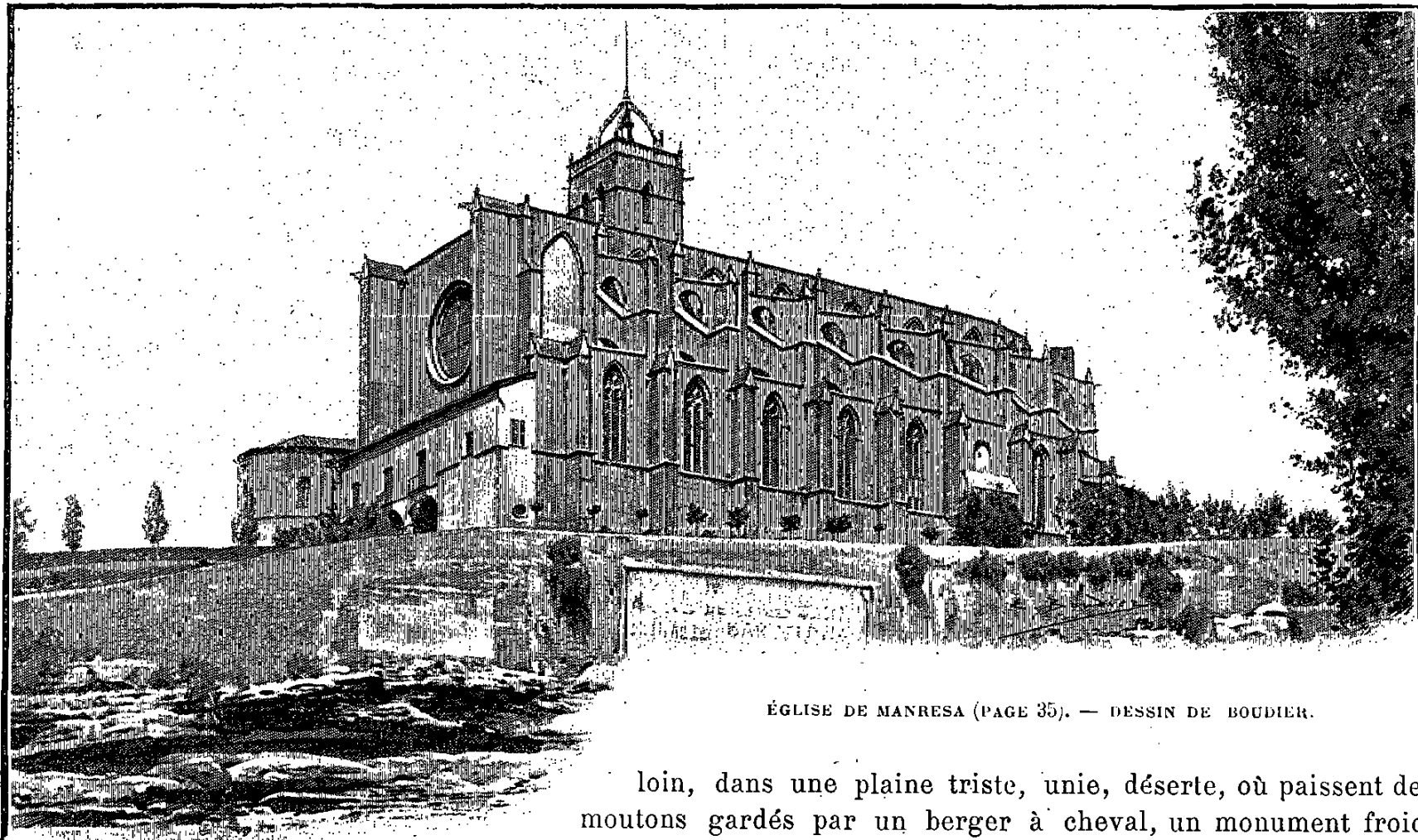
Le monastère du Montserrat devait connaître de pires infortunes. S'il est glorieux de sortir mutilé d'une guerre défensive, quelle tristesse de succomber sous des mains fratricides! En 1822, en 1835, les tourmentes révolutionnaires et la suppression violente des couvents ont consommé l'œuvre de destruction. Aujourd'hui, quelques arceaux gothiques, quelques pans de muraille, témoignent seuls d'une splendeur évanouie. Sur les ruines de l'ancien couvent on a élevé une grande maison à multiples étages, aux fenêtres innombrables qui la font ressembler de loin à une planche percée de trous de vrille. Le trésor est à peu près vide; seule la dévotion à une vierge noire échappée par miracle à tant de catastrophes attire les fidèles.



SCEAU DE MONSERRAT

Longtemps encore le train s'engouffre dans le flanc de la montagne, bondit au-dessus des précipices, contourne le mont dans une course où il semble que l'entraîne quelque génie jaloux de narguer les lois et de vaincre les forces de la nature. Si nos soldats, il y a quatre-vingts ans, apportèrent ici la guerre et son cortège de fléaux, c'est une consolation de penser que, dans la seconde moitié de ce siècle, les ingénieurs français ont doté l'Espagne de ces prestigieuses voies de fer et l'ont sauvée de la léthargie où elle allait tomber. Depuis que les communications sont devenues faciles, le mouvement industriel dont Barcelone est le centre s'est propagé dans ses environs comme les ondes caloriques autour d'un foyer incandescent. Un certain nombre de petites villes qui se mouraient ont utilisé comme forces motrices les eaux descendues en abondance de la montagne; des usines se sont élevées, des fabriques ont été créées qui leur ont communiqué une vie nouvelle et donné une importance imprévue.

Voici Sabadell, voici Manresa que signale sa grande église gothique, bâtie sur un point culminant, pareille à une forteresse. Le charmant panorama que celui de ses maisons très hautes, hérissées de miradors, qui dévalent le long de la colline et viennent baigner leurs pieds dans le Cardener encore torrentueux! La riche palette que ces façades égayées par les tentes de couleur vive, les jardins suspendus où courent les fleurs de capucines, les rampes de bois chargées de vêtements exposés au soleil! Puis, les irisations s'éteignent, et plus



ÉGLISE DE MANRESA (PAGE 35). — DESSIN DE BOUDIER.

loin, dans une plaine triste, unie, déserte, où paissent des moutons gardés par un berger à cheval, un monument froid, massif, solennel, semble signaler la porte d'une nécropole. La pensée étouffa et mourut, en effet, entre les grands murs gris de l'Université de Cervera.

En donnant congé au petit-fils qu'il envoyait régner de l'autre côté des Pyrénées, Louis XIV avait prononcé une de ces phrases à panache, qui allaient si bien avec les boucles de ses perruques géantes et les canons volumineux de ses hauts-de-chausses. Philippe V ne tarda pas à s'apercevoir que la chaîne s'élevait toujours très haute, que roi d'Espagne par la grâce de Dieu et par la volonté d'un monarque français, il n'avait pas rallié les suffrages de toutes ses bonnes villes. La plus remuante, Barcelone, se déclare pour son compétiteur, Charles d'Autriche. Quand la guerre civile fut apaisée et l'heure de punir venue, Philippe soumit l'Aragon et la Catalogne aux lois de la Castille, abrogea leurs privilèges et, pour châtier l'indocile Barcelone, ravit à sa couronne un des fleurons dont elle était le plus fière : son Université. Le collège de Cervera fut construit ; en bloc, on y transporta les élèves, les professeurs, les cours et la bibliothèque.

Les rancunes des monarques peuvent devenir des lois, mais les lois ne créent pas la vie. L'Université de Cervera périt, et Barcelone ne tarda pas à reconquérir un droit qui ne lui a jamais été disputé depuis. Aujourd'hui, le collège de Philippe V est désert et ses lourdes constructions dans le goût français du XVIII^e siècle ne s'élèvent plus que pour attester la vanité des œuvres fondées sur des abus de pouvoir.

(A suivre.)

JANE DIEULAFOY.



FACE ET REVERS DU SCEAU DE PHILIPPE V. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.